

**«Interview de Clara Malraux - Par celle qui fut sa femme, propos inattendus sur le vrai André Malraux», *Playboy*, janvier 1977, n° 38, p. 23-24, 26-27, 101-102.**

«Un jeune homme est assis parmi une trentaine de personnes autour d'une table de banquet et c'est lui qui pendant des années comptera plus pour moi que tous les autres êtres. A cause de lui j'abandonnerai tout, comme les Evangiles l'exigent de ceux qui aiment : Tu quitteras ton père et ta mère...» Celle qui évoque ainsi ses souvenirs (dans *Apprendre à vivre*) s'appelait alors, en 1920, Clara Goldschmidt. Elle avait vingt ans, était d'origine allemande, ce qui dans les lendemains de guerre n'était pas très bien vu, et juive, ce qui n'arrangeait rien dans une France où les feux de l'affaire Dreyfus étaient mal éteints. Le jeune homme, lui, n'était autre qu'André Malraux, un adolescent aux yeux immenses dont «la voix un peu parigote dit très vite des choses curieusement denses...»

Ils se marient en 1922 et presque aussitôt, André Malraux entraîne Clara dans son aventure cambodgienne. «Sans vous, lui dit-il, je serais peut-être devenu un rat de bibliothèque !» Après *La Tentation de l'Occident* et *Les Conquérants*, Malraux obtient le Goncourt en 1933 avec *La Condition humaine*. Entre-temps, le couple a une fille, Florence. Mais en cette année de gloire, Malraux fait la connaissance de Josette Clotis (Dans *Le Cœur battant*, Suzanne Chantal a raconté l'histoire de cet amour). Restée seule, Clara n'en continue pas moins de revivre par la mémoire les onze années pendant lesquelles elle fut «la femme d'un génie». Cinq volumes de ses souvenirs ont jusqu'à ce jour été publiés. Le plus récent, *La Fin et le Commencement* met un terme à cette longue quête dont l'amertume et la mesquinerie sont absentes. Tout autant d'ailleurs que la complaisance ou l'affabulation. Quelques jours avant la mort d'André Malraux, Clara Malraux a accordé cet entretien à Pierre Démeron, alors qu'elle ignorait l'état désespéré de celui qu'elle appelle son «brigand bien-aimé ».

\* \* \*

*Playboy : Malraux a dit un jour : «Je sculpterai ma propre statue». On a l'impression à lire vos souvenirs que vous n'avez pas cessé de déboulonner cette statue.*

Clara Malraux : On a tort. J'ai toujours dit que c'était un homme extraordinaire, un homme de génie, mais plus ça va, plus j'ai une certaine tendance à constater que les hommes de génie sont tous un peu mythomanes. Ce qui me gêne dans la mythomanie des hommes de génie, c'est qu'elle tend toujours à leur accorder encore un peu plus de prestige qu'ils n'en ont naturellement. Il me semble que si j'étais Dieu le Père, je n'ajouterais pas à mes mérites !

*Playboy : C'est donc cette part de mythomanie que vous avez mise en valeur, ce qui est une autre manière...*

Clara Malraux : J'espère avoir mis quelque chose d'autre en valeur : ce que pouvait faire une femme à une époque très difficile. L'homme que j'ai aimé, l'homme que j'ai épousé, n'était pas le mythomane. Je l'ai aimé malgré sa mythomanie, qui n'a tout de même rien dérangé à nos rapports profonds.

*Playboy : C'est vrai que dans vos souvenirs, vous n'avez jamais diminué Malraux. Au contraire, vous en avez montré l'extraordinaire richesse. Vous avez fait le meilleur portrait de lui, celui qui le rend le plus attachant justement, et précisément en le débarrassant de tout ce que lui-même et ses hagiographes y avaient ajouté en légende.*

Clara Malraux : C'est la face enfantine du génie. Peut-être aussi le génie est-il fonction de cette possibilité d'un certain enfantillage, de cette facilité à croire que ce qu'il a rêvé a été vrai. Il se trouve que j'ai souffert de ces rêves – ce sont des choses qui arrivent – et que je ne pouvais pas reconquérir mon dû sans préciser que certaines choses étaient des rêves et pas des réalités. Mais il n'y a jamais eu dans ce que j'ai écrit ou fait, une volonté de le diminuer ou de le minimiser. Il y a seulement la volonté de récupérer mes propres gestes.

*Playboy : Lesquels par exemple ?*

Clara Malraux : Le fait que j'ai épousé un garçon qui n'avait pas vingt ans, dont la figure était encore mal dessinée, qui manifestement avait du génie, mais un génie qui ne s'était pas encore manifesté, même s'il était sensible aux gens qui l'approchaient et qui n'étaient pas légion à l'époque. Si je me reconnais un mérite, c'est d'avoir pressenti, dans ce presque gamin, l'homme qu'il pouvait devenir.

*Playboy : Vous dites dans le dernier tome que vous venez de publier «La fin et le commencement», une phrase très juste : «J'ai été le pollen étranger»... «et lui le génie»...*

Clara Malraux : Certainement, j'étais le sol qui a pu faire naître quelque chose. De par mon origine – je suis une petite juive allemande avec de lointaines attaches anglaises – j'étais quelqu'un dont la culture jouait sur plusieurs pays. André, de par son origine, était quelqu'un de très spécifiquement français, même si son père était flamand et si chez lui, jusqu'à son grand-père, on ne parlait pas français. Sa formation intellectuelle était totalement française, je dirais même latine.

*Playboy : Oui, formation d'ailleurs tout à fait hors du commun. Formation purement personnelle, puisque vous racontez que notre futur ministre de la Culture n'a jamais passé son bac.*

Clara Malraux : Non, et c'est ça qui lui laissait sans doute une très grande ouverture d'esprit, et c'est peut-être ça qui a permis aussi que mon rôle n'ait pas été absolument nul, intellectuellement. Il ne faut pas oublier tout de même que c'est quelqu'un qui a passé un an à la Bibliothèque Nationale avec les meilleurs esprits de l'époque, les érudits de l'époque. Entre autres, Fernand Fleuret, un spécialiste du XVII<sup>e</sup> siècle, une spécialité vraiment très peu répandue à l'époque. Il jouissait aussi déjà de certaines amitiés comme celle de Max Jacob.

*Playboy : Plus précisément, qu'est-ce que vous lui avez révélé ?*

Clara Malraux : C'est très difficile à dire, mais j'avais une formation littéraire allemande très précise. Ensuite, je connaissais tout de même bien l'anglais. Surtout, j'avais beaucoup voyagé. J'avais été en Allemagne très souvent, en Autriche à l'époque

où c'était encore l'Autriche. A Florence, d'où j'ai rapporté sans doute la première reproduction d'un Paolo Uccello. Quand nous sommes partis pour Florence ensemble, André avait certainement une très grande connaissance de l'art moderne, j'avais une assez solide connaissance de l'art italien.

*Playboy : Mais c'est surtout la culture allemande que vous lui avez révélée.*

Clara Malraux : Oui, je connaissais Hölderlin, qu'à l'époque très peu de gens connaissaient. Nous passions des soirées fort agréables d'ailleurs. Je lui traduais Hölderlin, Novalis, des poètes très peu connus à l'époque, et puis, du fait de ma mixité culturelle, les gens qui parlaient peu français venaient facilement à la maison. Ce n'était pas le cas de Karl Einstein – qui a publié en France le premier livre sur l'art nègre – qui parlait admirablement le français. Venait aussi à la maison à cette époque le directeur du Musée d'Art comparé de Cologne, qui a été le premier à faire une exposition comportant des objets venant de toutes les civilisations. En rapprochant la reproduction d'une statue de Chartres et d'une statue khmère, il a révélé à Malraux une nouvelle façon d'aborder le problème de la création artistique. Aujourd'hui tout le monde fait ça.

*Playboy : Oui. Ce qui est intéressant, dans ce que vous avez écrit, c'est que vous montrez bien combien Malraux était un personnage à la fois riche et ambigu, à la fois dandy et aventurier, aventurier dans tous les sens du terme, au sens le plus noble et au sens le plus habituel.*

Clara Malraux : Je vous coupe... J'ai retrouvé très dernièrement le rôle qu'avait joué pour moi une chanson que chantait mon père dont le refrain était «mon brigand bien-aimé, réveille-toi». Tout une part de ma vie a été orientée par l'idée du cher brigand bien-aimé. Il était un homme de génie, il était un grand créateur, il était une des intelligences les plus diversifiées que j'ai connues, mais il était aussi, et je l'acceptais, mon brigand bien-aimé.

*Playboy : Vous avez dit à maintes reprises que la cause de votre rupture avait été votre volonté d'exister à ses côtés, de ne pas être simplement une femme qui vit à*

*l'ombre d'un génie, et pourtant vous n'avez pas cessé depuis, dans ce que vous écrivez, de parler de lui.*

Clara Malraux : Encore une fois, c'est pour moi l'occasion de raconter l'histoire d'une femme, d'une époque qui était une époque de transition. Pierre André Touchard m'a écrit une lettre, à propos de *La Fin et le commencement*, dans laquelle il me dit : «Vous avez eu à faire face à trois difficultés : vous étiez femme, vous étiez juive, et vous étiez la femme d'un génie». Eh bien, ce sont ces trois difficultés que je raconte. C'est à la fois l'histoire d'une conquête et d'une reconquête. L'histoire d'une conquête, parce que j'ai voulu avoir plus que ce qu'avaient les femmes de l'époque, et une reconquête parce que, à un moment donné, au côté de Malraux, je me suis sentie non exister. Ce qui était compliqué dans mon cas, c'est que ça n'a pas été comme ça au début. Peut-être que si ça avait été comme ça dès le début, je m'y serais accoutumée.

*Playboy : Et cette reconquête était plus difficile au fur et à mesure que ce génie inexprimé dont vous partagiez la vie s'exprimait, que ce génie était reconnu.*

Clara Malraux : Voilà, tout le drame a été là. Quand j'ai connu André Malraux, il m'apportait beaucoup de choses, mais je lui en apportais à peu près autant. Ensuite, nous avons été faire cette expédition en Indochine, où, mon Dieu, je ne me suis pas trop mal comportée lors de l'affaire de Bantea Srey qui nous valut d'être arrêtés pour vol de statues. J'ai tout de même fait la grève de la faim – c'est moche pendant deux jours et puis après on s'y fait très bien. Puis c'est moi qui suis revenue en France pour m'occuper à la fois de lui procurer de l'argent pour qu'il puisse tenir là-bas sans moi, ensuite, de faire signer une pétition en sa faveur, à lui qui allait être jugé là-bas. Un de ses biographes, Monsieur Langlois, explique en long, en large et en travers qu'il y a eu deux pétitions. Je n'ai jamais vu le texte de la seconde. La première, en tout cas, ça a été la mienne et c'est celle qu'on a présentée au tribunal de Saïgon. Pas la sienne... Ce que je veux dire, c'est que dans tout ça je me suis débattue toute seule comme une grande. A notre second séjour en Indochine, j'ai encore tenu mon petit rôle. C'était moi qui m'occupais de la partie étrangère du journal d'André, qui faisais les traductions. A notre retour en France, le succès est venu très vite. Dès *La Tentation de l'Occident*, les gens

de qualité ont reconnu que c'était quelqu'un d'assez exceptionnel et, dès ce moment-là, je me suis sentie mise à l'écart. Je prenais l'habitude de me taire. Je me taisais devant un récit véridique, et je me taisais, mais avec plus de révolte, devant un récit embelli – que j'aurais dû sans doute accepter d'un meilleur cœur que je ne l'ai fait.

*Playboy : C'est l'éternel problème «littérature et imposture». Chateaubriand aussi n'avait sans doute jamais vu les rives du Meschacebé qu'il a si bien décrites...*

Clara Malraux : Oui, mais enfin il ne l'a fait qu'une fois...

*Playboy : Vous parlez de Chateaubriand ou de Malraux ?*

Clara Malraux : De Chateaubriand.

*Playboy : Quelle importance ont les petites impostures littéraires ?*

Clara Malraux : Mais ça avait de l'importance pour moi, c'est ça qui est embêtant.

*Playboy : Après tout, vous aviez écrit vous-même...*

Clara Malraux : C'est le moment de répéter la phrase qu'il m'a dite : «Il vaut mieux être ma femme qu'un écrivain de second ordre !» Moi, je pense qu'il vaut mieux être un écrivain de troisième ordre, mais avoir son autonomie.

*Playboy : Puisque vous écriviez, vous auriez pu comprendre ce qu'était la littérature et qu'elle est toujours un peu un mensonge.*

Clara Malraux : Ecoutez, je ne suis pas la vertu même, et je pense que si ça ne m'avait pas lésée, je n'aurais pas rouspété. C'est parce que, justement, je sentais la justification de ma présence auprès de lui qui disparaissait, et qui disparaissait au point que certains disaient : «Mais qu'est-ce que fiche Malraux avec cette femme qui n'est rien du tout !». A en croire le livre de Suzanne Chantal sur Josette Clotis, ma «rivale» se demande tout le temps ce qu'il faisait avec moi ! Elle n'a pas l'air de savoir que j'étais sa compagne au moment où sa vie était romanesque et difficile. Pour elle, je ne suis qu'une petite juive mocharde... et emmerdeuse. Même si j'ai toujours été un peu emmerdeuse, ce n'est pas très juste. Quoi qu'il en soit, même ma femme de chambre

s'apercevait du changement. Elle m'a dit un jour : «Avant on n'entendait que vous rire du haut en bas de la maison, maintenant, on ne vous entend ni rire ni parler.»

*Playboy : C'est venu très vite ce silence ?*

Clara Malraux : A ce moment-là, ce silence existait quand il y avait d'autres gens, mais nous étions à peu près toujours seuls. Quasiment personne ne nous a vus et connus à cette époque lorsque nous habitions dans la maison de ma famille, à la limite de Passy et d'Auteuil. André faisait vraiment le vide autour de nous. Un vide qui, dans un certain sens, me flattait : j'avais vraiment l'impression que je lui suffisais et je crois que ce n'était pas qu'une impression.

*Playboy : Ce qui me frappe aussi bien dans vos ouvrages que dans celui de Suzanne Chantal sur Josette Clotis, votre rivale, c'est cette espèce d'égotisme superbe chez Malraux, qui est peut-être lui aussi une part inévitable du génie. Je pense à ce mot étonnant que vous avez rapporté lorsque vous étiez à Saïgon, à l'hôpital après votre grève de la faim, misérable physiquement et moralement, et que, pour vous consoler, Malraux vous a dit : «Ne vous en faites pas, un jour je serai d'Annunzio»...*

Clara Malraux : Ce qu'il a été...

*Playboy : Il y a un autre mot de Malraux que je trouve extraordinaire, celui qu'il eut en guise de consolation envers Josette Clotis. La malheureuse – c'est toujours pénible pour une femme de voir l'homme qu'elle aime lui consacrer un moment et puis repartir chez sa femme, à l'époque c'était encore vous – s'entendit répondre, un jour qu'elle se plaignait : «Ce qui importe, ce n'est pas comment on est aimé, c'est par qui on est aimé».*

Clara Malraux : Il n'aurait pas osé me dire cela à moi. Il savait que j'avais des réactions brutales. J'ai assez mauvais caractère. Moi je l'ai entendu dire à propos de Josette Clotis : «Je ne peux tout de même pas passer ma vie avec une femme qui n'a aucun goût des idées.» Il n'aurait pas pu vivre avec une femme qui ne le contredisait pas. Parce que je le contredisais. J'avais découvert que si on voulait que la conversation ait un peu de piquant et un peu d'intérêt, ou tout simplement ne tourne pas au

monologue, il fallait que je le contredise. Alors j'écoutais très attentivement ce qu'il disait, je voyais le point où je pouvais commencer à m'introduire et tout à coup, je le coupais... J'ai l'habitude de couper les gens, c'est peut-être une habitude que j'ai prise à vivre avec lui d'ailleurs, parce que si je ne l'avais pas coupé, je n'aurais jamais parlé ! Alors je disais : «Oui, mais là vous avez dit que ... Est-ce qu'on ne pourrait pas dire le contraire ?» Quelque part, Josette Clotis parle de sa propension au monologue. Mais s'il monologuait avec elle c'est qu'il ne pouvait pas dialoguer. Il avait aussi le goût du dialogue. C'est le drame des gens trop riches, ils veulent parler tout seuls, et en même temps qu'on leur réponde.

*Playboy : En somme, s'il ne pouvait pas vivre avec une femme qui n'avait pas d'idées, il ne pouvait pas non plus vivre avec une femme qui en avait...*

Clara Malraux : Disons qu'il voulait bien qu'elle ait des idées, mais pas qu'elle ait une personnalité. Et j'avais non seulement de la personnalité, mais mauvais caractère, c'est sûr. Mais si je n'avais pas eu mauvais caractère, je n'aurais pas pris en main la cause de ma famille pendant la première guerre quand on a voulu la dénaturiser parce qu'elle était d'origine allemande. J'étais quelqu'un qui avait des initiatives. Malraux était un homme que la soumission, à la longue, assommait, mais qui ne supportait pas non plus la révolte. En cela, il était un homme comme tous les autres. Au fond, ce qu'il y a de drôle c'est de voir dans quelle mesure un homme de génie finit par ressembler à n'importe qui.

*Playboy : C'est pour cela que l'espèce de témoignage quotidien que vous apportez sur un génie en train de s'accoucher lui-même est passionnant...*

Clara Malraux : J'espère que c'est passionnant aussi parce que je montre quelles étaient les difficultés que rencontrait une femme à cette époque, que ce qui était insurmontable au début ne l'était peut-être pas à la fin. Et que ce qui était insurmontable pour moi ne le serait peut-être pas pour une femme aujourd'hui.

*Playboy : Mais est-ce qu'un génie conscient, qui est reconnu, que le succès récompense, peut supporter à ses côtés un témoin, un esprit critique, ou même simplement une mémoire ?*

Clara Malraux : J'espère que s'ils ne le peuvent pas encore, les génies de ce genre, un jour, le pourront. Je crois qu'avec l'autonomie de la femme, ça aura de plus en plus tendance à être ainsi, et je crois que les hommes de génie deviendront plus humains. Je crois que, finalement, sentir que l'autre existe, quel qu'il soit – votre compagnon, celui qui est auprès de vous, celui qui partage – c'est plutôt mieux. Quelle que soit la forme que prend la solitude, il me semble que, passé un certain temps, elle ne peut pas être enrichissante. Il y avait aussi de la misogynie chez lui, un mépris de la femme. Si j'avais été un homme et si je lui avais dit tout ce que je lui ai dit, il l'aurait mieux supporté. Mais qu'une femme se permette de dire et de faire ce que je disais et ce que je faisais était pour lui insupportable.

*Playboy : Oui, mais cette misogynie qu'il a à maintes reprises exprimée quand il expliquait, comme un quelconque Jean Cau, un vulgaire Lartéguy, ou n'importe quel phallocrate militant, que les femmes ne pourraient jamais être des Michel Ange, mais seulement des Marie Laurencin... Est-ce que vous ne croyez pas que la vraie raison de votre rupture, finalement, ça a été l'impossibilité pour lui de supporter un œil, une intelligence, un esprit critique ?*

Clara Malraux : Non. Je crois que si je m'étais tenue tranquille, il n'aurait rien dit, peut-être même en sachant ce que je pensais.

*Playboy : Même si vous vous taisiez, il y a un certain regard, un certain sourire qui en dit long...*

Clara Malraux : Cela lui aurait été égal. Il n'attachait pas assez d'importance à l'autre. Non, ce qu'il ne supportait pas, c'était que l'autre rouspète.

*Playboy : Car j'imagine, pour reprendre l'expression du début, que quand on voit la statue se façonner, on doit avoir parfois un air un peu goguenard ?*

Clara Malraux : Non, parce que c'était passionnant. Comme ça ne se situait pas sur le plan de la bassesse, ça n'impliquait pas la goguenardise. A certains moments, je pouvais rigoler, mais somme toute, c'était un assez beau spectacle. J'avais un peu le théâtre chez moi.

*Playboy : Oui, mais c'était un théâtre auquel lui voulait croire et il avait devant lui une spectatrice un peu ironique. C'est insupportable, non ?*

Clara Malraux : La mythomanie n'est pas mon fort – je ne sais pas si c'est une qualité ou un défaut. Je voulais du vrai et je voulais exister. Or, à écouter ses récits, j'avais l'impression d'être l'un de ces personnages des baromètres qui disparaît quand l'autre apparaît. Moi, j'étais toujours celui qui disparaissait. Je voulais qu'on soit tous les deux des petits bonhommes de baromètre. Qu'on le voit, lui, davantage, naturellement, car il avait une autre envergure que moi; mais je ne voulais pas disparaître complètement.

*Playboy : Et finalement, vous avez choisi d'être un écrivain de second ordre, selon sa formule ?*

Clara Malraux : De troisième...

*Playboy : Vous avez, là aussi, joué un rôle actif dans la mesure où tous les biographes de Malraux ont été le plus souvent des hagiographes.*

Clara Malraux : Oui, c'est très curieux le fait qu'ils aient accepté comme parole d'Évangile tout ce qu'il a écrit. Peut-être parce qu'il faut toujours qu'on fasse une statue avec un homme. Un homme c'est tout de même pourtant plus émouvant, non ? Les biographes-hagiographes d'André Malraux ont été presque aussi mythomanes que lui; ou alors ce sont des gens à l'esprit simple. Ce qu'il y avait de passionnant dans André, c'est justement que c'était quelqu'un de très compliqué : capable de générosité et du contraire, de spontanéité et de réflexion, capable de noblesse et, je ne dirai pas de bassesse, mais enfin capable d'une certaine mesquinerie... Ces biographes prennent-ils donc leurs lecteurs pour des enfants, à qui on a besoin de raconter qu'arrive le grand méchant loup, que la princesse était belle comme personne ? Pourquoi ne supportent-ils

pas de montrer un visage humain, un homme ? Croient-ils les lecteurs tellement bêtes pour avoir besoin que le saint soit un saint des pieds à la tête ?... J'en ai vu défiler chez moi de ces biographes. Des gens absolument extraordinaires. Jusqu'à ce bonhomme que j'ai pris en flagrant délit de mensonge, et qui m'a dit : «Je vous en prie, Madame, ne le faites pas savoir, j'ai un enfant malade à ma charge». Toutes les biographies de Malraux ont été écrites par des gens qui avaient des enfants malades. J'excepte évidemment Lacouture qui a fait un livre absolument remarquable...

*Playboy : Oui, oui, et d'ailleurs il vous doit beaucoup, il le dit... De cette statue, vous, vous avez fait un homme, un homme passionnant, un homme riche, un homme divers, et n'est-ce pas ce que précisément il ne pouvait pas supporter ?*

Clara Malraux : Je ne sais pas... Peut-être qu'une autre femme aurait pu faire ça avec douceur, moi je le faisais certainement avec violence. J'avais mes crises d'indépendance, car il ne faut pas que je fasse de moi une vertu ! Je foutais le camp pendant huit, dix jours avec quelqu'un d'autre ! J'avais besoin que d'autres yeux se posent sur moi et que quelqu'un auprès de moi me dise de nouveau que j'étais quelqu'un de pas mal !

*Playboy : Je pense qu'il avait besoin, lui aussi, que d'autres yeux se posent sur lui, parce qu'encore une fois je me méfie de votre œil, ça devait être un œil...*

Clara Malraux : Ecoutez, les yeux du monde entier se posaient sur lui. Peut-être que la gravité de notre cas était là. J'étais peut-être le seul œil critique, la seule à lui dire : «Allons, allons, du calme». C'était peut-être aussi quelqu'un qui ne supportait pas d'être deux. Il pouvait vivre avec quelqu'un d'autre quand ce quelqu'un d'autre faisait un avec lui. Et plus ça allait, plus nous deux ça faisait deux. Il m'a épousée, il m'a aimée, parce que je crois finalement qu'il m'a beaucoup aimée, mais il m'a aimée pour les qualités qui l'ont dérangé par la suite et qu'il s'est efforcé d'étouffer. Je ne suis pas sûre que notre drame, celui d'un homme de génie et d'une femme qui n'était quand même pas n'importe qui, ne soit pas un drame extrêmement banal. Et que finalement, on n'aime pas toujours les gens pour étouffer ensuite ce qui fait qu'on les a aimés. Quand il avait vingt ans, il n'aurait pas supporté les femmes qu'il a eues ensuite. Mais il

ne pouvait plus me supporter à quarante ans. C'est là où l'histoire devient une histoire beaucoup plus générale que notre petite histoire Ou notre grande histoire.

*Playboy : Ce qui paraît aussi pathétique, c'est que après l'avoir quitté parce qu'il vous empêchait d'exister, vous avez continué d'exister néanmoins, à cause de lui, par lui...*

Clara Malraux : Oui, ça a été assez dur. J'ai continué à être écrabouillée par son ombre, c'est absolument certain. Je ne me suis pas débarrassée de lui, et on ne m'a pas débarrassée de lui.

*Playboy : C'est là votre échec ?*

Clara Malraux : Peut-être, oui. Peut-être est-ce là que j'ai raté mon coup. Peut-être que je n'ai réussi, en fait, que pendant l'Occupation, quand j'ai dû me débrouiller absolument toute seule pendant quatre ans, en sauvant notre enfant et en sauvant peut-être quelques autres aussi, ce qui n'était tout de même pas si mal. Quand j'étais moi et que j'étais entourée de gens pour qui j'étais celle qui faisait ceci ou qui faisait cela, et pas celle qui avait été la compagne d'un génie. Dans la Résistance, c'était à Clara Goldschmidt qu'on demandait : «Tâchez donc de savoir...» Pas à Clara Malraux.

*Playboy : Nous parlions tout à l'heure de Chateaubriand. Il y a eu Chateaubriand et Napoléon. Et il y a Malraux et de Gaulle. Comment expliquez-vous la fascination réciproque des deux hommes l'un sur l'autre ?*

Clara Malraux : Je trouve que les Français sont cocasses. C'est un peuple qui vit tout le temps dans l'histoire, et on lui apprend mal l'histoire ! L'histoire de France, c'est quoi ? C'est les phrases des grands hommes : «Ralliez-vous à mon panache blanc»; «J'y suis j'y reste»; «Nous avons perdu une bataille, nous n'avons pas perdu la guerre». On vit dans les grandes phrases.

*Playboy : Est-ce que vous voulez dire que de Gaulle et Malraux c'est un heurt de grandes phrases ?*

Clara Malraux : Naturellement. Nos grands hommes sont tout le temps en train de vivre sous l'œil d'un photographe.

*Playboy : Ou d'un biographe...*

Clara Malraux : ... Ou d'un biographe. Enfin, il y a des moments où on met un doigt dans son nez ! Et puis, je ne crois pas que l'histoire d'un pays se réduise à une série de grands hommes, d'acteurs de l'Histoire comme on dit, à un spectacle qui prête ensuite à la littérature, à la sculpture, à la peinture, à Puvis de Chavannes, à Rude...

*Playboy : Est-ce que de Gaulle et Malraux ce n'est pas justement la fascination de l'Histoire avec un grand H rencontrant la Littérature avec un grand L ?*

Clara Malraux : Oui, si vous voulez. Mais André croyait aussi qu'il avait fait l'Histoire. Et de Gaulle devait croire aussi qu'il faisait de la Littérature, alors... Ils ont pensé qu'ils incarnaient l'époque et puis l'image aussi de Goethe et de Napoléon. Les grands clichés, quoi, qui me sont tellement étrangers.